



PASCAL VATINEL

# L'ÉMERAUDE SACRÉE DE SHWEDAGON

Extrait de la publication

AVENTURE  
ACTES SUD JUNIOR

“Min Han serre ses poings à s’en faire rentrer les ongles dans la chair. Le traquenard dans lequel il s’est laissé prendre est à la fois simple et redoutable. Le capitaine savoure déjà sa victoire. Toutefois, il n’a pas piégé Min Han pour le tuer, juste pour l’utiliser. Comme ces animaux que l’on capture pour les dresser à toutes sortes de numéros qui rapportent pas mal d’argent.”

## L'ÉMERAUDE SACRÉE DE SHWEDAGON

Min Han a la chance de devenir sculpteur dans la célèbre pagode de Shwedagon ; il quitte ainsi la réserve d’éléphants où il était maltraité. Pour le jeune Birman c’est un honneur, qui va cependant le faire basculer dans les ténèbres d’un pays sous la coupe des militaires et en proie à tous les trafics.



Couverture : © Eitan Simanor/Hoa-Qui ; © DR.

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)

# L'ÉMERAUDE SACRÉE DE SHWEDAGON

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)  
[www.actes-sud-junior.fr/collections/romans\\_ado/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/)

Éditeur : François Martin assisté de Fanny Gauvin.  
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2013

ISBN 978-2-330-02100-9

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

L'ÉMERAUDE SACRÉE  
DE SHWEDAGON  
PASCAL VATINEL

*ACTES SUD* JUNIOR

Dans la langue birmane, la notion de “prénom” n’existe pas. Par exemple, “Ko Ko Wing Aun” est le patronyme d’une personne, sans que tel ou tel mot désigne plutôt son nom ou son prénom. Il est d’ailleurs peu poli d’appeler quelqu’un par un diminutif de son patronyme (dans l’exemple cité : “Wing Aun” ou “Aun”), en pensant que c’est son prénom.

Pour la même raison, il n’existe pas de “nom de famille”. Dans une même famille, chaque membre peut porter un nom radicalement différent de ceux des autres. Les noms ont en général une signification (beauté, réussite, riche, rivière, blanc, etc.) et sont souvent attribués de façon que l’initiale corresponde à celle du jour de naissance.

Le préfixe “U” devant un nom traduit une marque de respect. Il est l’équivalent de “Maître” ou “Sir”...

Le nom “Birmanie” est issu du birman *Bamar* qui a aussi donné en anglais *Burma*. En 1989, les généraux au pouvoir ont changé ce nom en Myanmar (Pays merveilleux). Les deux noms, Birmanie et Myanmar, seront indifféremment utilisés au cours de ce récit. Yangon (*Rangoon* en anglais) est l’ancienne capitale de la Birmanie.

*“Vous ne savez pas ce qu’est la vie. Comment sauriez-vous ce qu’est la mort ?*

*Vous ne savez pas comment servir les hommes. Comment sauriez-vous servir les dieux ?”*

KONG ZI,  
*Lun yu (Entretiens), chap. XI.*





# PROLOGUE

16 OCTOBRE 2011. YANGON

FANTÔME ÉGARÉ AU CŒUR DE LA VILLE, Min Han promène sa silhouette décharnée sur les larges trottoirs de Maha Bandoola Road.

Comme pour réconforter son corps vide d'énergie, l'esprit du jeune Birman est empli d'une seule idée : sa liberté enfin retrouvée. Autour de lui ont disparu les murs poisseux, les barreaux d'acier et, avec eux, la cruauté gratuite des militaires et de ses gardiens. Dorénavant, rien ne l'empêche de se déplacer, de s'adresser à des inconnus, de rendre son sourire à une jolie fille, ni même de retourner chez lui quand il le souhaite, pour s'y prélasser sans trop de peur du lendemain.

Tout cela, il peut désormais le faire, et plus encore.

Il en est pourtant incapable.

Il n'ose pas, paralysé par l'espoir et les désirs qu'il a dû apprendre à refouler. Ce soudain état de grâce l'effraie. Ressentir des émotions ou, surtout, les exprimer lui paraît juste impossible. Comment pourrait-il laisser éclater sa joie ? Il ne sait pas. Il ne sait plus. Il n'a plus

l'habitude. Pas après les dix-sept longues années qu'il vient de traverser.

Sa sortie du terrible pénitencier d'Insein\*, quatre jours plus tôt, le replonge, perdu et sans ressource, dans une société dont il a violemment été banni.

Inattendu, cet événement avait pourtant été son premier vrai rayon de soleil depuis longtemps. Min Han s'était alors raccroché à un souvenir : celui du gamin de treize ans qu'il était, avant que son destin ne bascule pour l'entraîner du côté obscur de ce monde. Il sentait que le temps était venu de retrouver la lumière et de renouer avec l'enfant heureux et insouciant qu'il était, aimant tellement la vie, sa famille, ses amis, et l'astre resplendissant qui ne parcourt le ciel que pour enflammer les toits dorés des pagodes de sa ville.

Pour l'instant, sa ville justement, il ne la reconnaît plus. Laisée à l'abandon, elle continue de payer un lourd tribut aux années de guerre civile et de dictature.

Après l'avoir déchue de son rang de capitale, fallait-il aussi la défigurer de cette façon ? Comme autrefois ces femmes dont on marquait le visage au fer rouge ? Quelle faute avait-elle commise, sinon d'avoir été bien malgré elle le témoin de crimes plus horribles encore ? Pour tourner la page et faire oublier cinq décennies de son histoire, on exigeait de Yangon l'ancienne qu'elle s'efface et, avec elle, le passé plus lointain, multiséculaire,

\* La plus grande prison de Birmanie, édifée par les Britanniques à environ dix kilomètres au nord de Yangon.

d'un modeste village de pêcheurs qui s'était peu à peu épanoui jusqu'à se transformer en une noble et belle cité.

Aujourd'hui, même les bâtiments administratifs de l'ancien quartier britannique exhibent leurs façades délabrées. La nature, cachée en embuscade, avait de toute évidence attendu cette époque troublée pour reprendre ses droits. Fissurant la terre et le bitume au point de laisser les égouts à ciel ouvert, s'accrochant aux murs tel un lézard, grimpant allègrement sur les balcons et les toits, la végétation règne partout en ville. Jusqu'aux grappes de palmiers se dressant pour défier les belles maisons coloniales à étages et les couvrir de leur ombre, ou pour masquer à la vue les stupas érigés à la gloire de Bouddha.

La folie des hommes. Min Han ne la connaît que trop. Les événements lui ont très tôt appris que si la Birmanie était une nation de moines et de soldats, depuis un demi-siècle seuls les soldats y avaient un avenir. Mais aujourd'hui, Min Han a trente ans et il est libre, tandis que son pays semble également se dégager du joug qui l'opprimait. Le jeune homme aux cheveux noir de jais et au regard si doux le sait, et il voudrait se forcer à être heureux. Simplement doit-il d'abord retrouver la recette du bonheur.

Dans la lumière généreuse d'un ciel sans nuage, il se contente de déambuler au gré de ses envies, parmi ses compatriotes, sans but précis. Après une si longue absence, faite d'exil et de prison, c'est déjà une belle satisfaction.

Il est presque onze heures. Un tintamarre assourdissant assaille ses oreilles : les cris joyeux sur les marchés ou ceux des vendeurs ambulants, mêlés aux bruits de la circulation et des innombrables groupes électrogènes qui, pour compenser les défaillances du réseau électrique, tournent à plein régime et balancent leurs volutes de fumée empoisonnée au visage des passants. Min Han doit désormais se faufiler entre une multitude d'étals de nourriture qui jalonnent la 19<sup>e</sup> rue et rendent sa progression plus difficile. Déjà, les deux trottoirs et même une partie de la chaussée sont envahis de tables en plastique couvertes de récipients et de gamelles de toutes formes, dans lesquels sont exposés les ingrédients et les plats les plus divers. Les clients, eux, doivent se contenter d'un tabouret sur lequel ils s'installent en tenant leur bol, parfois brûlant, en équilibre sur leurs genoux.

À chaque mètre parcouru, les narines de Min Han se saisissent de parfums nouveaux qui s'entremêlent et rivalisent jusqu'à constituer une note de fond puissante, épicée et gourmande. Des fumets lourds et gras, d'autres étonnamment subtils et délicats, quasi éphémères. D'autres encore qu'il croyait avoir oubliés et qui pourtant, en un instant, font vibrer ses papilles avec le souvenir des plats merveilleux que lui préparaient sa mère et sa grand-mère. Il aperçoit une jeune fille, tête nue malgré le soleil brûlant, qui verse une grande louche de bouillon aux senteurs de coco et de coriandre fraîche dans un bol garni de lamelles de porc confit, de pois chiches, de nouilles et d'épices. Min Han salive et ne peut davantage résister à la faim qui

étréint son ventre. Il se sent capable de dévorer l'intégralité des plats exposés sur l'étal de la jeune marchande. Il s'approche pour détailler avec envie les contenus multicolores et odorants de chacune des marmites. Après quelques minutes d'hésitation, il arrête enfin son choix. Faisant signe à l'adolescente, qui lui répond aussitôt par un large sourire, il lui commande l'un de ses mets favoris : de généreux fragments de chair de crabe, mélangés à des oignons verts découpés en dés minuscules, le tout assaisonné d'une sauce crémeuse et servi dans une crêpe *won ton*.

Il sort un billet de cinq cents kyats\* et, crêpe en main, il se précipite pour s'asseoir sur l'un des tabourets encore libres. Dans quelques minutes, ces sièges seront tous occupés par les employés du quartier et les badauds qui se relaieront ainsi jusque tard dans la nuit. Au moment où le jeune Birman porte la fine galette à sa bouche, un peu de sauce coule sur sa chemise. De cela aussi, il a perdu l'habitude. Il hausse les épaules et croque à pleines dents dans la crêpe. Le crabe est frais et goûteux, les oignons rafraîchissants. Leur saveur presque sucrée ne peut résister longtemps aux minuscules éclats de piment rouge qui assaillent aussitôt sa langue et son palais. Un régal ! Il ne faut pas dix minutes au jeune homme pour engloutir le tout. Le soleil frappe dur, il n'y a pas d'ombre pour s'abriter, mais aucun client ne bronche. La nourriture est bonne, et ceux qui sont là profitent de leur pause, une des rares de la journée qui, pour la plupart d'entre

\* 0,50 euro environ.

eux, dépassera les douze heures de travail. Min Han aimerait aussi se désaltérer. Il a repéré avec envie les bouteilles de soda exposées dans un réservoir rempli de glace. Hélas, ses moyens sont comptés et ces marques, presque toutes étrangères, coûtent cher. Il ne peut rien s'autoriser sans avoir d'abord trouvé un emploi. Un garçon d'une dizaine d'années aide la vendeuse en passant auprès des clients, une théière et des gobelets en carton à la main. Min Han lui fait signe. Le thé est gratuit et, à cette heure de la journée, il devrait être encore buvable. Ce soir, lorsque cent fois les mêmes feuilles auront été infusées, ce ne sera plus que de l'eau tiède.

Min Han n'est pas tout à fait rassasié. Il espère que le thé l'aidera à calmer son appétit. Il le sirote doucement, pour ne pas se brûler, mais aussi pour faire durer le plaisir. Comme s'il était dans son pouvoir d'arrêter le temps sur ces minutes de satisfaction. Il se rappelle les leçons apprises au cours de ses trois années de noviciat : *recevoir chaque bonheur offert dans l'instant, sans que le désir d'autres instants et d'autres bonheurs en gêne le goût par l'amertume du désespoir et de l'échec*. Il venait d'avoir neuf ans lorsque sa famille l'avait confié au monastère, mais ces trois années, bien que difficiles, avaient été les plus belles de sa vie.

Min Han boit son thé, s'abandonnant peu à peu au dédale de ses souvenirs, à la recherche des images et des pensées les plus douces. Elles lui apportent l'énergie nécessaire pour l'aider à se reconstruire.

À sa sortie d'Insein, il s'était directement rendu à l'appartement où vivaient ses parents, au deuxième étage

d'une ancienne demeure coloniale délabrée du quartier anglais, juste à côté de la vieille poste. Devant le seuil de la grande maison, il s'était senti terrifié. Il n'avait plus eu de nouvelles de sa famille pendant ses longues années d'absence. Il y avait eu tellement de morts au sein de la population : des opposants au régime, bien sûr, mais des femmes, des enfants, et tant d'autres innocents : moines, étudiants, professeurs... Qu'étaient devenus ses parents après tout ce temps ? Et s'ils avaient été abattus, eux aussi ? En apercevant la mince silhouette de son père sur la terrasse, fumant tranquillement sa pipe, assis dans un fauteuil en rotin, Min Han avait senti son cœur s'accélérer. Il était monté à l'étage, avait timidement frappé à la porte, comme un étranger. Son bonheur avait été total lorsque sa mère était venue lui ouvrir. Malgré les marques du temps et des épreuves passées, elle n'avait pas mis plus de quelques secondes d'hésitation pour reconnaître dans cet homme de trente ans, au visage meurtri, le garçon de treize ans qu'elle avait perdu de vue mais qui n'avait jamais quitté son cœur.

Les trois premiers jours, il n'était pas sorti de l'appartement. Le monde extérieur l'angoissait. Peut-être craignait-il surtout qu'en s'éloignant, il soit de nouveau brutalement séparé des siens. Leurs retrouvailles étaient trop belles. Bien qu'impatients de savoir comment il avait vécu durant ces dix-sept années, ses parents étaient restés attentifs à ne pas trop le fatiguer par leurs questions. Par générosité, ils lui avaient parlé d'eux et de leur survie au jour le jour, dans un pays opprimé par des généraux avides et fous, des menaces

que la junte militaire faisait peser sur eux, notamment du fait de la participation active de sa mère à la LND\*, porteuse des espoirs d'une bonne partie du peuple birman. Enfant, Min Han était déjà très fier de sa mère, aussi valeureuse à ses yeux qu'Aung San Suu Kyi elle-même. Ce qu'il apprit des épreuves que l'une comme l'autre avaient traversées jusqu'à ce jour ne fit que le conforter en ce sens. Son père, en revanche, Chinois de souche qui désapprouvait totalement l'engagement de sa femme – mais n'avait jamais réussi pour autant à lui imposer son point de vue –, avait continué de mener sa petite vie tranquille d'artisan. Sa réputation d'excellent graveur sur laque avait même grandi dans la ville, et ses affaires, malgré la lourde crise économique qui frappait le pays, se portaient plutôt bien. La seule ombre à ce tableau fut l'annonce du décès de la grand-mère. Min Han en avait été très affecté. La vieille femme et lui étaient si proches, il aurait aimé être près d'elle à l'heure de son départ.

Durant ces trois jours à l'abri du nid familial, il s'était refait une santé, dormant dix heures d'affilée et dévorant les plats que préparait sa mère, au point d'obliger la pauvre femme à passer son temps en courses et en cuisine. Son père, un homme pourtant toujours très économe, lui avait tout de suite donné un peu d'argent, afin qu'il puisse sortir pour reprendre contact avec le monde et retrouver un emploi.

\* Ligue nationale pour la démocratie. Principal parti d'opposition dirigé par Aung San Suu Kyi (surnommée la Dame).



Ce n'est qu'au quatrième jour qu'il en avait trouvé la force.

Et le voilà installé à la terrasse d'une gargote, au cœur de la capitale. Les citadins qui l'entourent se montrent affairés et pressés, presque anxieux. Il semble qu'en l'espace de seulement quelques années, ils aient déjà tout oublié du flegme et de la douceur inhérents au caractère birman.

Min Han continue de promener son regard alentour, hésitant à dépenser quelques kyats de plus pour une de ces sucreries à base de pâte de pois chiche et de sucre de canne qu'il aperçoit sur un étal, et dont il raffolait quand il était gamin. Finalement, il y renonce. Ses yeux se fixent ensuite sur la vitrine d'un magasin d'électroménager, quelques mètres plus loin. Des écrans plats de télévision y sont allumés. Il s'interroge, doutant de l'utilité de tels appareils dans un pays où le réseau électrique fonctionne si mal. Victime malgré tout de leur pouvoir hypnotique, il ne peut détacher son regard des images qui défilent sur les écrans. Réglés sur le même canal, les postes diffusent un journal d'informations. Sans le son, les séquences qui s'enchaînent restent vides de sens. Lorsque le visage d'un homme est soudain filmé en gros plan, Min Han tressaille et sent aussitôt son pouls s'accélérer. Ce visage, il est certain de le reconnaître.

Sorti des plus profonds abîmes où Min Han l'espérait pourtant enfoui à jamais, le nom de l'homme s'impose en une fraction de seconde à son esprit, en même temps que les images de leur passé commun. Devant la caméra, l'individu affiche l'assurance de sa

cinquantaine révolue et l'opulence d'un businessman qui a d'évidence fort bien réussi. Ses cheveux très noirs, probablement teints, laissent apparaître un front dégarni qui surplombe un visage carré, couvert d'une peau molle d'aspect grisâtre. Mais pour Min Han, cet homme n'a encore que trente ans, il porte un uniforme de responsable de la sécurité et son visage, certes carré, est creusé et dur. Aussi dur que son cœur de pierre.

Min Han comprend alors que les dieux n'ont pas fini de jouer avec lui. Son premier jour de véritable liberté, et le voilà face à son pire ennemi. Le seul individu pour lequel il ait jamais éprouvé autant de haine.